

LC 663

ENS Paris Saclay (langue anglaise)

ENS de Lyon

SESSION 2026

BANQUE D'ÉPREUVES LITTÉRAIRES

ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé

Les candidats **doivent** composer dans la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription (spécialité langues vivantes).

Philosophie	page 3
Version latine	page 4
Version grecque.....	page 5
Etude de texte français	page 6
Explication de documents historiques.....	page 8
Thème allemand	page 10
Thème anglais	page 11
Thème arabe	page 12
Thème chinois	page 13
Thème espagnol.....	page 14
Thème italien.....	page 15
Thème japonais	page 16
Thème polonais	page 17
Thème russe	page 18

Tournez la page S.V.P.

PHILOSOPHIE

Durée : 6 heures

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé

La matière de l'histoire

VERSION LATINE

Durée : 4 heures

L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires latin-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.

Les feux célestes annoncent des catastrophes sur terre

L'apparition d'une comète est toujours suivie d'un malheur pour les hommes. Manilius, dans son traité d'astronomie, en donne des exemples variés.

Numquam futilibus excanduit ignibus aether,
squalidaque elusi¹ deplorant arua coloni,
et steriles inter sulcos defessus arator
ad iuga maerentes cogit frustrata iuuenos,
aut grauibis morbis et lenta corpora tabe
corripit exustis letalis flamma medullis
labentesque rapit populos, totasque per urbes
publica succensis peraguntur iusta² sepulchris.
Qualis Erectheos pestis populata colonos
extulit antiquas per funera pacis³ Athenas,
alter in alterius⁴ labens cum fata ruebant,
nec locus artis erat medicae nec uota ualebant ;
cesserat officium morbis, et funera derant⁵
mortibus et lacrimae ; lassus defecerat ignis
et coaceruatis ardebant corpora membris,
ac tanto quondam populo uix contigit heres.
Taliam significant lucentes saepe cometae :
funera cum facibus ueniunt, terrisque minantur
ardentes sine fine rogos, cum mundus et ipsa
aegrotet natura, hominum sortita sepulcrum.
Quin et⁶ bella canunt⁷ ignes⁸ subitosque tumultus
et clandestinis surgentia fraudibus arma,
externas modo per gentes ut, foedere rupto
cum fera ductorem rapuit Germania Varum⁹
infecitque trium legionum sanguine campos,
arserunt toto passim minitantia mundo
lumina, et ipsa tulit bellum natura per ignes
opposuitque¹⁰ suas uires finemque minata est.

MANILIUS

¹ traduire *elusi* par « déçus ».

² *iusta* : voir *iusta, orum, n.*

³ *pacis* : comprendre « de gens morts en temps de paix ».

⁴ *alter in alterius* : comprendre *alter funus in alterius funus*.

⁵ *derant* = *deerrant*.

⁶ *Quin et* = *quin etiam*.

⁷ *canunt* : *canere* a, ici, le sens de « prophétiser », « annoncer ».

⁸ *ignes* : sous-entendre *caelestes*.

⁹ Général romain qui subit une terrible défaite face aux Germains à Teutoburg, où trois légions périrent.

¹⁰ *opposuit et minata est* : sous-entendre *nobis*.

VERSION GRECQUE

Durée : 4 heures

*L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires grec-français est autorisé
(à l'exclusion de tout autre recueil de vocabulaire).*

Thésée réalise l'union de l'Attique et crée la cité d'Athènes.

Μετὰ δὲ τὴν Αἰγέως τελευτὴν μέγα καὶ θαυμαστὸν ἔργον εἰς νοῦν βαλόμενος συνώκισε τοὺς τὴν Ἀττικὴν κατοικοῦντας εἰς ἓν ἄστυ, καὶ μιᾶς πόλεως ἓνα δῆμον ἀπέφηνε τέως σποράδας ὄντας καὶ δυσανακλήτους πρὸς τὸ κοινὸν πάντων συμφέρον, ἔστι δ' ὅτε¹ καὶ διαφορομένους ἀλλήλοις καὶ πολεμοῦντας. Ἐπιὼν οὖν ἔπειθε κατὰ δῆμους καὶ γένη, τῶν μὲν ιδιωτῶν καὶ πενήτων ἐνδεχομένων ταχὺ τὴν παράκλησιν αὐτοῦ, τοῖς δὲ δυνατοῖς ἀβασίλευτον πολιτείαν προτείνων καὶ δημοκρατίαν αὐτῷ μόνον ἄρχοντι πολέμου καὶ νόμων φύλακι χρησομένην, τῶν δ' ἄλλων παρέξουσιν ἅπασιν ἰσομοιρίαν, τοὺς μὲν ταῦτ' ἔπειθεν, οἱ δὲ τὴν δύναμιν αὐτοῦ δεδιότες μεγάλην οὔσαν ἤδη καὶ τὴν τόλμαν, ἐβούλοντο πειθόμενοι μᾶλλον ἢ βιαζόμενοι ταῦτα συγχωρεῖν. Καταλύσας οὖν τὰ παρ' ἐκάστοις πρυτανεῖα καὶ βουλευτήρια καὶ ἀρχάς, ἐν δὲ ποιήσας ἅπασιν κοινὸν ἐνταῦθα πρυτανεῖον καὶ βουλευτήριον ὅπου νῦν ἱδρύται τὸ ἄστυ, τὴν τε πόλιν Ἀθήνας προσηγόρευσε καὶ Παναθήναια θυσίαν ἐποίησε κοινήν. Ἔθυσε δὲ καὶ Μετοίκια² τῇ ἑκτῇ ἐπὶ δέκα τοῦ Ἑκατομβαιῶνος, ἣν ἔτι νῦν θύουσι. Καὶ τὴν βασιλείαν ἀφείς ὥσπερ ὠμολόγησε, διεκόσμη τὴν πολιτείαν ἀπὸ θεῶν ἀρχόμενος.

PLUTARQUE

¹ ἔστι δ' ὅτε = ἐνίστε δέ.

² Le sacrifice des Metoikia célébrait le rassemblement de la cité.

ÉTUDE DE TEXTE FRANÇAIS

Durée : 5 heures

Trois femmes et un enfant traversent un paysage dévasté par la Première Guerre mondiale, pour aller se recueillir sur la tombe d'un soldat français qui est le mari d'une des femmes, le frère des deux autres, et le père de l'enfant. L'enfant est un avatar fictionnel de Claude Simon (1913-2005).

Quoiqu'on fût seulement à la fin de l'été, il pleuvait beaucoup. Il pleuvait sur les pans de murs des maisons éventrées dont les papiers aux couleurs pastel se décollaient peu à peu, il pleuvait sur la surface unie, grise et lente de la rivière où les gouttes faisaient éclore de petits ronds argentés, il pleuvait sur le paysage grisâtre, le cercle des collines sous lesquelles
5 achevaient de pourrir les corps déchiquetés de trois cent mille soldats, sur les champs grisâtres, les maisons grisâtres – ou plutôt ce qu'il en restait, c'est-à-dire comme si tout, collines, champs, bois, villages, avait été défoncé ou plutôt écorché par quelque herse gigantesque et cahotante, aux dents tantôt écartées, tantôt rapprochées, ne laissant subsister derrière elle rien d'autre que quelques pans de murs et quelques troncs d'arbres mutilés, tantôt
10 une maison ou un groupe de maisons (ou un arbre, ou un groupe d'arbres) intacts, insolites, autour (ou à partir) desquels semblait sourdre au ralenti comme une sorte de vie larvaire ou plutôt élémentaire, morne, comme hébétée, en deçà et au-delà d'une zone où pas un arbre, pas une herbe, sauf des bouquets d'orties, n'avait repoussé, où pas un champ n'avait été ensemencé, où la pierre n'existait qu'à l'état d'informes amoncellements et où le sol n'était
15 qu'une succession de cuvettes plus ou moins larges, empiétant les unes sur les autres, emplies d'une eau croupie, et dont s'élevaient des nuées de moustiques.

Des routes – ou plutôt des pistes tant bien que mal empierrées – serpentaient dans la campagne ou au flanc des collines mais à part quelques carrioles ou quelques rares charrettes elles n'étaient parcourues que par des véhicules, rares aussi, aux bâches et aux peintures
20 elles-mêmes couleur de terre, parfois isolés, parfois en lents convois qui se traînaient en cahotant, conduits par des jeunes soldats presque imberbes qui rallumaient sans cesse des mégots ventrus, trempés de salive, à leurs briquets fabriqués aussi à partir de douilles tandis que roulaient sur le plancher de la cabine, entre les énormes pédales et les leviers de

changement de vitesse, les litres d'un vin de couleur violette à la surface parsemée de bulles
25 dans les bouteilles vertes que l'une des deux sœurs allait leur acheter aux buvettes ou aux
estaminets installés aux carrefours. Une fois, la voiture dans laquelle avaient pris place les
trois femmes dut se ranger pour laisser passer trois automobiles couleur de terre et de boue
elles aussi mais aux cuivres astiqués, dans l'une desquelles, sur la banquette arrière, était assis
un vieillard au visage blafard et figé, aux orbites caves comme on peut en voir à ces malades
30 poussés dans de petites voitures, surmonté d'un képi brodé d'or, et la veuve dit un nom en se
penchant vers les deux autres femmes qui regardèrent passer les trois voitures et l'homme à la
tête de tuberculeux avec ce même regard vide, indifférent que posaient sur elles les gens qui
les voyaient elles-mêmes passer ou qu'elles interrogeaient, répondant parfois à leurs questions
avec cette incohérente et volubile bonne volonté des humbles, le plus souvent avec cet ennui,
35 cette impatience ou plutôt même cette avare hostilité de gens dérangés dans leur travail,
regardant les voiles noirs, la main où scintillait le diamant, l'enfant dans son manteau de
chaude ratine¹, puis tournant le dos et retournant à leurs occupations.

Claude SIMON, *L'Acacia*, 1989.

¹ Étoffe de laine croisée, épaisse et chaude.

EXPLICATION DE DOCUMENTS HISTORIQUES

Durée : 3 heures

L'ordonnance-testament de Philippe Auguste d'après la *Gesta Philippi Augusti* du moine de Saint-Denis Rigord (1190)

L'an du Seigneur 1190, lors de la fête de saint Jean-Baptiste¹, le roi Philippe s'en vint à l'église du très saint martyr Denis en très grande compagnie, afin de prendre son congé. En effet, de toute antiquité il était d'usage chez les rois des Francs, chaque fois qu'ils prenaient les armes contre l'ennemi, de prendre l'oriflamme sur l'autel de saint Denis, de l'emporter
5 avec eux pour leur protection [...] et de la placer sur la première ligne des combattants [...]. À la fin, se relevant en larmes de sa prière, il reçut avec la plus grande dévotion la besace et le bâton de pèlerin de la main de Guillaume, archevêque de Reims, son oncle, légat du Siègne apostolique. [...] Enfin, se recommandant aux prières des frères, il s'en alla après avoir reçu la bénédiction du clou, de la couronne d'épines [...].

10 Mais avant de quitter le royaume des Francs, le roi Philippe ayant convoqué à Paris amis et familiers, fit testament et ordonnance de tout le royaume comme suit :

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Amen. Philippe, par la grâce de Dieu roi des Francs. L'office du roi consiste à pourvoir par tous les moyens aux besoins de tous les sujets, à faire passer avant l'utilité privée l'utilité publique. Puisque donc c'est avec un immense
15 désir que nous embrassons de toutes nos forces le vœu de notre pèlerinage pour le secours de la Terre Sainte, nous avons décidé, sur le conseil du Très Haut, d'ordonner de quelle manière doivent être traitées les affaires du royaume qui seront à régler en notre absence et prises les ultimes dispositions de notre existence, s'il nous arrivait en route quelque accident conforme à la condition humaine.

20 Donc en premier lieu nous prescrivons que nos baillis fassent installer dans nos seigneuries par chacun de nos prévôts quatre hommes prudents, légitimes et de bon témoignage ; que sans le conseil de ces hommes, ou de deux d'entre eux au moins, les affaires de la localité ne puissent être traitées, à l'exception de Paris, où nous établissons six hommes probes et légitimes.

25 Nous avons établi des baillis sur nos terres qui sont distinguées par leur propre nom : dans leur bailliage, ils fixeront tous les mois un jour que l'on appelle assise ; ce jour-là, par leur entremise, tous ceux qui porteront plainte recevront sans délai leur droit et leur justice, et nous, nos droits et notre justice [...]. En outre nous voulons et nous prescrivons que notre mère très chère la reine A[dèle]² fixe avec notre très cher oncle et fidèle Guillaume,
30 archevêque de Reims, un jour à Paris, tous les quatre mois, où ils entendront les plaintes des hommes de notre royaume et y mettront un terme pour l'honneur de Dieu et pour l'utilité de notre royaume.

¹ Le 24 juin 1190.

² Adèle de Champagne.

Et nous prescrivons de plus que viennent aussi ce jour-là de chacune de nos localités nos baillis qui tiendront des assises, afin d'exposer devant eux les affaires de notre terre. [...]

35 La reine et l'archevêque ne pourront pas priver nos baillis de leur bailliage si ce n'est pour meurtre, rapt, homicide ou trahison ; ni les baillis destituer les prévôts, sauf pour l'un de ces cas.

Quant à nous, avec le conseil de Dieu, après que lesdits hommes nous auront fait connaître la vérité de l'affaire, nous infligerons aux coupables un tel châtement que les autres
40 pourront non sans raison en être épouvantés.

De la même manière, que la reine et l'archevêque nous informent trois fois par an de l'état de notre royaume et des affaires. [...]

Nous défendons aussi à tous les prélats des églises et à nos hommes d'ordonner taille ni tolte tant que nous serons au service de Dieu [...]. Nous interdisons de plus à nos prévôts et
45 baillis de se saisir d'un homme ou de son avoir tant qu'il voudra donner de bons garants de poursuivre son droit en notre cour, sauf en cas d'homicide, de meurtre, de rapt ou de trahison.

Nous ordonnons aussi que tous nos revenus, services et redevances soient apportés à Paris en trois temps : le premier à la fête de Saint-Rémi³ ; le deuxième pour la Purification de la sainte Vierge⁴ ; le troisième à l'Ascension ; et qu'ils soient remis à nos bourgeois susdits et à
50 P[ierre] le Maréchal.

Notre clerc Adam sera présent lors de la réception de notre avoir et il en prendra note : chacun d'entre eux aura une clé de chacun des coffres dans lesquels notre avoir sera déposé au Temple, et le Temple en aura une. De cet avoir, on nous enverra tout ce que nous demanderons par lettre. [...]

55 Afin que le présent acte demeure ferme et stable, nous ordonnons de le confirmer de l'autorité de notre sceau et du monogramme royal apposé ci-dessous. Fait à Paris, l'an du Verbe incarné 1190, la onzième année de notre règne, présents en notre palais ceux dont les noms et les seings figurent ci-dessous : seing du comte Thibaud notre sénéchal ; seing de Guy bouteiller ; seing de Mathieu chambrier ; seing de Raoul connétable. Donnée la chancellerie
60 étant vacante ».

RIGORD, *Histoire de Philippe Auguste*, édition et traduction du latin
par Élisabeth Carpentier, Georges Pon, Yves Chauvin,
Paris, CNRS Éditions, 2006, p. 272-285 (extraits).

³ Le 1^{er} octobre.

⁴ Le 2 février.

THÈME ALLEMAND

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

De ce voyage qui durera deux journées entières et une nuit, Sylvaine a gardé des souvenirs épars : les moments de répit pour désaltérer le cheval où les passagères pouvaient enfin se dégourdir les jambes, les côtes ou les passages difficiles lors desquels elles étaient enjointes de suivre la charrette à pied, la nuit à l'auberge dans laquelle une partie de l'étage avait été transformée en une immense chambrée, réservée aux mères et à leurs petits, le sentiment diffus mais constant d'être livrée aux mains de cet homme, Allouin, dont les allusions salaces et le rire gras la dégoûtaient.

Au terme du périple, l'épuisement causé par le manque de sommeil et les conditions difficiles du transport ont marqué les visages de larges cernes bleuâtres. Allouin dépose les passagères à la tombée de la nuit au bureau des nourrices, où elles sont accueillies par une femme d'une cinquantaine d'années, la recommandaresse¹. Celle-ci les conduit aussitôt dans un vaste entrepôt mal aéré. C'est là que les futures nourrices qui attendent de trouver preneur sont hébergées, stockées, pense Sylvaine tant le lieu lui rappelle un hangar à marchandises. Bondé, il est empli d'une foule bruyante et encombré de lits recouverts de paillasses crasseuses. L'agitation et la tension y sont palpables : les cris des bébés font écho aux disputes des mères. Dans ce désordre confus, les nouvelles arrivantes font figure de jeunes premières inexpérimentées et gauches.

Le brouhaha et la promiscuité laissent augurer d'une nuit pénible. Sylvaine songe avec nostalgie à la chaleur de la chaumière, son confort rudimentaire, se prend à regretter d'être venue jusqu'ici, pense aux frais qu'elle a engagés – coût du transport, de l'hébergement et de la nourriture – et qu'elle doit amortir. Dans le coin désigné par la recommandaresse, elle installe sa couche entre celle de Mahaut et de la Rousse, concentre toute son attention sur Jehan pour s'extraire de la réalité environnante et finit par s'endormir.

Le lendemain matin, Sylvaine, Mahaut, la Rousse et quatre autres postulantes sont conduites dans une salle sans fenêtre.

Séverine CRESSAN, *Nourrices*, 2025.

¹ die Vermittlerin

THÈME ANGLAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Le 22 novembre 1963, j'avais neuf ans, et il avait plu une bonne partie de la matinée. Quand le soleil a enfin daigné paraître, malgré la fraîcheur, ma grand-mère est sortie de chez elle pour inspecter longuement le jardin et l'état de ses plantations. Puis elle est venue s'asseoir sur le banc. Mon père avait été appelé pour une urgence psychiatrique à la clinique où il venait de prendre des parts dans le centre de Vancouver. Je jouais seul dehors, dans cette solitude d'enfant unique qui oblige à puiser en soi pour créer un monde animé. Ma mère est sortie de la maison comme poussée par le diable, épouvantée. Elle s'est arrêtée au milieu du jardin, implorant le ciel, les yeux exorbités. Ma grand-mère crut d'abord qu'il était arrivé quelque chose à mon père et qu'elle venait de l'apprendre au téléphone. Elle se précipita vers ma mère qui éclata en sanglot mais, à la façon dont elle pleurait, elle comprit qu'il n'était pas question de son fils. Puis ma mère se reprit, comme si elle s'en voulait d'avoir exagéré. Elle finit par ravalier ses larmes pour parler et je compris alors que l'Irlandais le plus célèbre au monde venait d'être assassiné. À cette nouvelle, Maine fut définitivement soulagée, ce drame ne concernait pas notre environnement immédiat, le seul qui valait pour elle.

Mon père nous retrouva dans la soirée, assis dans les sièges en rotin du salon, dont ma grand-mère disait qu'ils étaient si inconfortables que mes parents les avaient certainement achetés pour encourager les invités à ne pas s'attarder. La télévision nous hypnotisait. Déjà à l'époque, les présentateurs pouvaient épiloguer des heures sur le peu qu'ils savaient, et il en allait ainsi depuis le milieu de l'après-midi. Le président Kennedy était mort assassiné par un solitaire, communiste de surcroît. Non seulement le président des États-Unis était mort, mais la menace d'une guerre nucléaire planait sur l'Amérique et par voie de conséquence sur le Canada, si on admet que ce genre d'arme n'est pas très pointilleux sur les frontières. Ma mère était passée de l'épouvante à la sidération et buvait en continu de la bière par petites gorgées. Elle me tenait serré contre elle comme si me perdre pouvait être une conséquence des événements. J'en conçus un moment une importance particulière et j'en profitais pour me griser de l'odeur de ses cheveux et de sa peau.

Marc DUGAIN, *Ils vont tuer Robert Kennedy*, 2017.

THÈME ARABE

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

Pendant sa première promenade vagabonde à travers les Boulevards et la rue de la Paix, Lucien, comme tous les nouveaux venus, s'occupa beaucoup plus des choses que des personnes. À Paris, les masses s'emparent tout d'abord de l'attention : le luxe des boutiques, la hauteur des maisons, l'affluence des voitures, les constantes oppositions que présentent un extrême luxe et une extrême misère saisissent avant tout. Surpris de cette foule à laquelle il était étranger, cet homme d'imagination éprouva comme une immense diminution de lui-même. Les personnes qui jouissent en province d'une considération quelconque, et qui y rencontrent à chaque pas une preuve de leur importance, ne s'accoutument point à cette perte totale et subite de leur valeur. Être quelque chose dans son pays et n'être rien à Paris, sont deux états qui veulent des transitions ; et ceux qui passent trop brusquement de l'un à l'autre, tombent dans une espèce d'anéantissement. Pour un jeune poète qui trouvait un écho à tous ses sentiments, un confident pour toutes ses idées, une âme pour partager ses moindres sensations, Paris allait être un affreux désert.

Honoré de BALZAC, *Illusions perdues*, 1874.

THÈME CHINOIS

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

Des deux entrées du café, elle empruntait toujours la plus étroite, celle qu'on appelait la porte de l'ombre. Elle choisissait la même table au fond de la petite salle. Les premiers temps, elle ne parlait à personne, puis elle a fait connaissance avec les habitués du Condé dont la plupart avaient notre âge, je dirais entre dix-neuf et vingt-cinq ans. Elle s'asseyait parfois à leurs tables, mais, le plus souvent, elle était fidèle à sa place, tout au fond.

Elle ne venait pas à une heure régulière. Vous la trouviez assise là très tôt le matin. Ou alors, elle apparaissait vers minuit et restait jusqu'au moment de la fermeture. C'était le café qui fermait le plus tard dans le quartier avec Le Bouquet et La Pergola, et celui dont la clientèle était la plus étrange. Je me demande, avec le temps, si ce n'était pas sa seule présence qui donnait à ce lieu et à ces gens leur étrangeté, comme si elle les avait imprégnés tous de son parfum.

Supposons que l'on vous ait transporté là les yeux bandés, que l'on vous ait installé à une table, enlevé le bandeau et laissé quelques minutes pour répondre à la question : Dans quel quartier de Paris êtes-vous ? Il vous aurait suffi d'observer vos voisins et d'écouter leurs propos et vous auriez peut-être deviné : Dans les parages du carrefour de l'Odéon que j'imagine toujours aussi morne sous la pluie.

Patrick MODIANO, *Dans le café de la jeunesse perdue*, 2007.

THÈME ESPAGNOL

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Édouard vit immédiatement qu'Albert était déçu. Il rentrait morose de sa sortie ; avec sa bonne amie, les choses n'avaient pas tourné comme prévu, malgré les belles chaussures neuves. Ou à cause d'elles, pensa Édouard, qui savait ce que c'est que la véritable élégance et qui n'avait pas donné cher des chances d'Albert en découvrant ce qu'il portait aux pieds.

En arrivant, Albert avait détourné les yeux, comme un timide, c'était inhabituel. Ordinairement, au contraire, il le fixait intensément – ça va ? C'était un regard presque excessif, qui disait qu'il ne craignait pas de regarder son camarade en face lorsqu'il ne portait pas de masque, comme ce soir-là. Au lieu de quoi, Albert rangea ses chaussures dans leur boîte, comme un trésor qu'on cache, mais sans joie, le trésor était décevant, il s'en voulait d'avoir cédé à cette envie, quelle dépense, avec tout ce qu'ils avaient à payer, tout ça pour faire le beau chez les Péricourt. Même la petite bonne s'était marrée. Il ne bougeait pas, Édouard ne voyait que son dos, immobile, accablé.

C'est ce qui le décida à se lancer. Il s'était pourtant promis de ne parler de rien tant que le projet ne serait pas entièrement bouclé et il en était loin. De plus, il n'était pas encore tout à fait content de ce qu'il avait produit et Albert n'avait pas un moral suffisant pour aborder les choses sérieuses... autant de raisons d'en rester à sa décision initiale de se livrer le plus tard possible.

S'il se résolut malgré tout à lâcher le morceau, ce fut à cause de la tristesse de son camarade. En réalité, cet argument ne faisait que masquer sa raison véritable : il avait hâte ; depuis l'après-midi où il avait achevé le dessin de l'enfant de profil, il grillait d'impatience.

Pierre LEMAITRE, *Au revoir là-haut*, 2013.

THÈME ITALIEN

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Quand, dans son manteau carmélite, elle vint à Lungarno Acciaiuoli, vers six heures et demie, Dechartre l'accueillit d'un regard humble et radieux dont elle fut touchée. Le soleil couchant empourprait les eaux grossies de l'Arno. Ils restèrent un moment silencieux. Tandis que, suivant la ligne monotone des palais, ils allaient vers le Pont-Vieux, elle lui parla la première.

« Vous voyez, je suis venue. J'ai cru que je devais venir. Je ne me sens pas innocente de ce qui est arrivé. Je le sais bien : j'ai fait ce qu'il fallait pour que vous fussiez avec moi ce que vous êtes maintenant. Mon attitude vous a donné des pensées que vous n'auriez pas eues. »

Il semblait ne pas comprendre. Elle reprit :

« J'étais égoïste, j'étais imprudente. Vous me plaisiez ; j'avais du goût pour votre esprit, je ne pouvais plus me passer de vous. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous attirer, pour vous retenir. J'ai été coquette... Je ne l'étais pas froidement, ni avec perfidie, mais je l'étais. »

Il secoua la tête, niant qu'il s'en fût jamais aperçu.

« Si ! j'ai été coquette. Ce n'est pourtant pas mon habitude. Mais je l'ai été avec vous. Je ne dis pas que vous avez essayé d'en profiter, comme d'ailleurs vous aviez le droit de le faire, ni que vous en ayez tiré vanité. Je n'ai pas remarqué que vous fussiez fat. Il est possible que vous n'en ayez rien vu. Les hommes supérieurs manquent quelquefois de finesse. Mais je sais bien que je n'ai pas été ce que je devais être. Et je vous en demande pardon. Voilà pourquoi je suis venue. Restons bons amis, puisqu'il en est temps encore. »

Il lui dit, avec une sombre douceur, qu'il l'aimait. Les premières heures de cet amour avaient été faciles et délicieuses. Il ne voulait que la voir et la revoir encore. Mais bientôt elle l'avait troublé, arraché hors de lui, déchiré. Le mal avait éclaté soudain et violent, un jour, sur la terrasse de Fiesole. Et maintenant, il n'avait plus le courage de souffrir et de se taire. Il criait vers elle. Il n'était pas venu avec un dessein arrêté. S'il avait dit sa passion, c'était par force et malgré lui [...].

Anatole FRANCE, *Le Lys rouge*, 1894.

THÈME JAPONAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Au sud de Samani

Un bus dont j'étais le seul passager m'a posé à ce terminus à neuf heures du soir. Tout est éteint. C'est un petit port abandonné de Dieu sur lequel il pleut des haliebardes. Je me suis précipité à l'auberge avant qu'ils ne tirent leurs volets de bois. Juste à temps. On a étendu pour moi une paille dans une chambre occupée par deux autres dormeurs.

Du seuil de la cuisine, le patron et sa femme suivent à la télévision une de ces romances à épisodes où l'on comprend, à l'inclinaison accablée des nuques et à l'expression figée des visages, qu'il y aura encore bien des larmes et des traverses avant que les amoureux ne se retrouvent. Dans un coin de la pièce, le fils de treize ans que ces balivernes n'intéressent pas fait du *shadowboxing* et porte à un adversaire imaginaire des coups de Karaté dont la moitié au moins seraient mortels. Pieds nus, le crâne tondu, sanglé dans son uniforme noir d'écolier, il est complètement absorbé par son manège et souffle bruyamment. Cette face aux narines pincées, le jeu brusque et rompu des coudes, les cris sourds dont il accompagne chaque détente : tout cela compose un spectacle assez inquiétant. On n'imaginerait pas ça dans une ferme provençale ou vaudoise, mais ici on ne vous laisse jamais oublier longtemps que le Japon a une culture martiale.

Nicolas BOUVIER, *Chroniques japonaises*, 1989.

THÈME POLONAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Janvier 1967 : déjà deux longues années que je suis établi dans cette bourgade de Franche-Comté située sur les contreforts des monts Jura. La petite gare, où le train de Paris marque un arrêt avant de repartir vers la Suisse et Lausanne, est enfouie sous les arbres et toujours vide. À l'arrivée, il faut attendre l'autocar qui rejoint la place du marché en quelques minutes car, à pied, cela prendrait une bonne heure. J'ai noté que les habitants de D. étaient peu mobiles, ils se rendent rarement quelque part s'ils n'ont pas de voiture. Mais ne croyez pas que j'aie atterri là par hasard, par dépit ou faute de mieux. J'ai parfaitement calculé ce que ce séjour et cet isolement dans une région mal connue et délaissée par mes pairs pouvaient apporter à la science.

[...]

Dans la salle du café meublée de quelques tables en bois rugueux et d'un poêle électrique, dans ce désert humain où la lumière diffuse se charge d'atténuer tout sentiment, j'ai l'impression que la solitude est venue se ficher dans mon cœur comme un pieu. Ce qui, au départ, n'était que l'inquiétude de se trouver à l'étranger s'est mué en sentiment d'abandon. Pourtant, je me répète que j'ai choisi cet isolement au nom de la science. Les conversations flottent entre les tables alors que la musique de variétés, familière à celui qui fréquente ces parages, aide à lutter contre l'engourdissement. L'atmosphère à la fois rassurante et triste me confirme l'accoutumance au paysage. La vie suit son cours et je m'accommode de cette énigme.

Depuis mon installation, j'ai pris la décision de tenir, parallèlement à mes recherches, un journal qui consigne découvertes et interrogations. J'y adjoins des croquis qui permettent de mieux visualiser la situation. Mon quotidien est simple et sans relief : j'occupe un studio presque vide dans un immeuble en pierre, situé non loin du centre. Si l'on peut appeler ça un centre ! Une place ombragée où se concentre l'activité de la bourgade et qui, dès l'automne, prend des airs de deuil permanent. [...]

Après tout, je ne peux m'en prendre qu'à moi : j'aurais pu rester à Paris ou chercher une ville de plus grande taille mais cette bourgade constitue un terrain d'étude idéal. Contrairement aux conseils de mes maîtres qui m'ont désapprouvé quand j'ai entrepris cette analyse anthropologique, je pense avoir eu le nez fin : la civilisation française se joue dans les détails de la vie provinciale, dans les moindres recoins d'une société qui ne s'expose pas au regard des étrangers ni aux voyageurs de passage.

Timour MUHIDINE, *La fille de l'ethnographe*, 2022.

THÈME RUSSE

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

La maison de Vaux était une longue ferme, arrangée en maison de campagne anglaise par un décorateur à la mode, meublée de divans profonds en cuir et de ces tissus grossiers aux prix exorbitants qui faisaient fureur. Arrivés vers cinq heures, ils avaient fait une longue marche dans la propriété — « Mon vrai refuge », avait dit Laura, l'air grave, en renversant ses cheveux roux sous les arbres. Ils avaient mangé les inévitables œufs à la coque — « Je peux vous jurer qu'ils ne sont pas d'hier », avait dit Laura en secouant ses cheveux roux vers ses invités [...]

Josée, installée sur le divan, se demandait combien de temps leur hôtesse supporterait d'être ainsi accroupie comme Gigi devant la cheminée, tendant vers les flammes ses ongles vernis et un visage extatique. En dehors d'eux, étaient invités un jeune peintre taciturne, deux jeunes femmes bavardes, et — apparemment — le mari de Laura. Il était petit, maigre, avec des yeux bleus derrière des lunettes, et semblait hésiter, chaque fois à prendre une cigarette dans la boîte d'Hermès. Alan, détendu, parlait de New-York avec l'une des jeunes femmes et Josée, baillant un peu, se décida à passer dans la bibliothèque à côté. « Ici, chacun est chez soi, avait proclamé Laura, je déteste les maîtresses de maison qui s'imposent à leurs invités ». Sur ces bonnes paroles, Josée fouilla les rayons encombrés d'une superbe édition de Le-sage et des Lettres de Voltaire soigneusement époussetées et se plongea dans un roman policier. Au bout de dix minutes, elle lâcha son livre, ferma les yeux. Cinq ans auparavant, elle était dans cette pièce avec des amis et son amant d'alors ; ils étaient venus de Paris un peu vite en voiture, quatre ou cinq entassés dans la vieille MG de Marc car ils ne se déplaçaient qu'en bande à cette époque. [...] Elle avait de bons amis, jaloux et tendres, ils n'imaginaient pas que la vie puisse les séparer et qu'un jour quelque chose leur apparaîtrait plus important que ces rires et cette confiance mutuelle. Elle se demanda pourquoi ces souvenirs étaient si gais et si douloureux à la fois, lui oppressant le souffle comme une menace, et elle se leva de son fauteuil.

Françoise SAGAN, *Les merveilleux nuages*.

